

Daniel Nahon

# Dernière lettre à Irène

éditions  
parole

*La vie s'ouvre à nouveau devant moi... la voilà dans vos yeux, dans votre sourire, dans cette branche (de lilas), dans Casta Diva... tout est là...*

*Elle hocha la tête.*

*– Non, pas tout... la moitié.*

*– La meilleure ?*

*– Peut-être, dit-elle.*

*– Où est donc l'autre ? Qu'est-ce qu'il peut y avoir encore ?*

*– Cherchez.*

*– Pourquoi ?*

*– Pour ne pas perdre la première, acheva-t-elle.*

IVAN GONTCHAROV - (*Oblomov*)

Ce dialogue entre Oblomov et Olga Serguéevna dans le roman d'Yvan Gontcharov révèle la souffrance que peuvent éprouver tous les couples qui s'aiment. La signification de cette autre moitié du bonheur ne se découvre souvent qu'au bord du gouffre, dans l'affliction, le chagrin, la peur de tout perdre.

Entre le 5 et le 17 mars 1917, tout se joua.

La Douma vota la destitution du Tsar des Russies, Nicolas II.

La saga des Minsky allait se terminer un siècle plus tard avec la mort d'Irène, le 17 mars 2017.

Avec elle, la lignée directe des Minsky s'effaça dans la fraîcheur d'un matin centenaire. Irène a dû revivre le passé jusqu'à ses origines, penser aux chants russes de son enfance, aux contes des nourrices, à ses rêves et ses souvenirs heureux. Elle aurait tant aimé vieillir pour dire les secrets de son âme d'enfant à ses propres petits-enfants. Jusqu'à son dernier souffle, elle aura vécu dans l'espérance, avec grâce, souriante. Mais l'histoire s'est répétée en mille cycles. Et celui des Minsky aura duré un siècle avant de s'envoler vers un pays imaginaire plus doux.

En mars 1917, la mère d'Irène, Génia, avait six ans. Toute sa famille vivait des moments angoissants. La révolution bolchévique était à l'œuvre. Les bourgeois inquiets suivaient les événements de Saint-Pétersbourg soumise à la rage insensée du peuple de la rue. Les Minsky, installés à Moscou, appréhendaient l'embrasement. Eux qui vivaient dans l'aisance, avec des domestiques, des vacances au bord de la mer Noire, voyaient le monde vaciller.

Les grands-parents d'Irène, Wladimir et Mira Minsky eurent trois enfants. Olga, l'aînée, amoureuse d'un cadre du parti communiste, ne quitta jamais l'URSS et n'eut jamais d'enfants. Après avoir connu le Goulag, elle s'éteignit à la fin des années 70, épuisée par la tuberculose contractée

dans les prisons sibériennes. Grigna, le cadet, se maria avec une de ses cousines, eut un fils unique, Jacques, qui décéda d'une crise cardiaque peu avant ses parents dans les années 80. Enfin, la plus jeune et la plus jolie, Génia, mourut au début des années 80 après avoir eu deux filles, Michèle et Irène. La plus jeune s'éteignit en 2010. Irène, en 2017.

Irène ressent des premières douleurs à l'abdomen. Elle s'en inquiète tout de suite.

Bernard contacte aussitôt un de ses amis, Jean-Charles, chef de service en gastro-entérologie à l'hôpital Nord à Marseille. Il reçoit Irène très vite et lui indique des analyses et examens à faire. L'échographie de l'abdomen ne montre aucune anomalie au pancréas. Le rapport du radiologue est transmis à Jean-Charles. Il n'a aucune raison de s'inquiéter et il envoie à Bernard un courriel :

Pancréas : ++++.

Irène est rassurée.

Irène se plaint de son arthrose cervicale et, sur les conseils de son médecin traitant, fait un scanner du haut du rachis. Par chance, il déborde et permet de visualiser un petit nodule en haut du poumon droit. Le radiologue a inscrit sur son rapport :

*À surveiller et revoir dans trois mois.*

Le soir même, Bernard parle de ce nodule à son cher ami Dominique, cancérologue réputé. Dominique indique le pneumologue de l'I.P.C., l'Institut Paoli-Calmettes, centre de recherche et de traitement du cancer à Marseille.

15 jours après, Irène rencontre le docteur recommandé.

Bernard ne quitte pas Irène pendant tout l'entretien.

3 mars 2015. La première réaction du médecin est de dire que ce nodule ne ressemble pas aux nodules cancéreux. Il soupçonne une infection. Traitement massif d'antibiotiques pendant 3 semaines et scanner de contrôle prévu le 23 avril.

En attendant, ils profitent de quelques jours heureux. Ils vont à Lourmarin par une journée douce. Bernard, plein d'euphorie, s'ouvre à Irène sur le bien-être qu'il aurait à y habiter. Elle donne tout de suite son accord, et dans les minutes qui suivent, elle poursuit :

– Mais ce serait loin de Marseille si l'on devait suivre des soins régulièrement.

Elle emmène Bernard à Paris visiter la Sainte-Chapelle, une très ancienne envie de partager avec lui l'émerveillement qu'elle avait déjà ressenti :

– Un joyau de toute beauté, tu dois voir ça !

La visite le suffoque. La lumière qui se diffuse des vitraux l'émeut aux larmes. Irène le serre et l'embrasse. Elle aime les belles choses et veut les transmettre.

Parmi l'essaim d'idées et de propositions qu'elle soumet à Bernard se tient celle de l'exposition de Canaletto à Aix dans le nouveau centre d'Art, le splendide Hôtel de Caumont et ses impressionnants jardins à la française. Ils découvrent un feu d'artifice de lumière et de couleurs dans les toiles du peintre. Puis, ils déjeunent à l'ombre des marronniers, dans le jardin si attrayant avec ses grandes poteries de Salernes d'où jaillissent des bouquets de fleurs blanches, des hydrangeas.

25 mars. Irène participe avec gourmandise aux conférences grand public que Bernard organise chaque année depuis près d'une décennie.

Les Tables rondes de l'Arbois ont un grand succès à Aix-en-Provence. Elles traitent de sujets divers pour lesquels Bernard invite tout un éventail d'éminents scientifiques de spécialités différentes, sociologues, philosophes, médecins, physiciens, chimistes, géologues, biologistes, économistes... Les participants prennent de nombreuses notes, discutent avec les scientifiques pendant les pauses, mêlent leur sourire plaisancier du moment à la joie d'apprendre. D'autres, pendant les exposés, arborent un visage où se mélangent les traits de la surprise à ceux, parfois, de l'agacement. Personne ne reste indifférent aux prestations qui souvent ébranlent les idées toutes faites par la lecture de journaux de mauvais augure. Pendant quelques jours, c'est la fête.

Le soir, les dîners fins regroupent les conférenciers par table de six ou de huit. Irène y prend toujours autant de plaisir. Vêtue avec raffinement, elle fleurit la table à laquelle elle est assise.

Elle sait engager les conversations. Elle brille parmi les invités, souriante et charmante. L'excès de champagne rend tout le monde joyeux et disert.

*Le jeune homme est beau, mais le vieillard est grand.*

VICTOR HUGO

Cette année 1912 avait vu, fin mars, la signature du traité du Protectorat de la France sur le Maroc et, un mois plus tard, la nomination de Lyautey comme Résident général. Dès septembre 1912, Marrakech et les grands caïds de l'Atlas reconnaissent le sultan Moulay Youssef et le Protectorat français. L'accroissement du nombre de Français, commerçants, hommes d'affaires, fonctionnaires, aventuriers, fut spectaculaire. C'est ainsi, comme tant d'autres, que Jacques Mandille embarqua sa femme et ses trois jeunes enfants dans une aventure qui dura presque un demi-siècle. Il convainquit son jeune cousin germain et sa famille d'en faire autant. Tous arrivèrent fin septembre 1912 à Casablanca, après quatre jours de traversée sur le SS *Chaouïa* de la Compagnie de navigation arménienne et marocaine qui deviendra, dès 1913, la Compagnie de navigation Paquet.



L'arrivée en paquebot à Casablanca était décevante. Une côte plate, monotone, d'où se détachaient, sous le soleil, des bâtisses basses, blanchies à la chaux, collées les unes contre les autres, cernées de remparts en pisé blancs aussi. Jaillissant du fouillis de blancheurs, les minarets des mosquées s'élançaient vers l'azur où quelques rares nuages s'effiloçaient au vent marin. L'accès au port restait précaire et le débarquement des marchandises, comme celui des passagers, se faisait en barques. Le boulevard en terre battue qui menait du port au cœur de la ville européenne, la place de France, était bordé d'échoppes sans envergure. Des palmiers de toute petite taille venaient d'être plantés tout au long du trottoir.

Jacques était un homme au caractère trempé, déterminé, qui ne se laissait guère déprimer par cette première vue minable de l'eldorado vanté à Marseille. Au premier coup d'œil, il avait compris qu'il s'était laissé séduire par les belles promesses d'un paradis oriental qui n'existait qu'en imagination. Il faudrait se battre et s'accrocher. Il avait le cran et le courage qu'il fallait, ce géant d'un mètre quatre-vingt-douze, il le ferait.

Sa famille le suivait docilement. Une de ses filles, Fanny, n'avait pas encore onze ans. La gorge serrée, elle s'agrippait à la robe imprimée de sa mère comme au dernier espoir qu'un renoncement paternel aurait pu, à ce moment même, les renvoyer vers le quartier marseillais qu'elle avait quitté en larmes. Et, avec lui, toutes ses amies d'enfance qui peuplaient ses belles journées. La voix autoritaire de Jacques rompit à jamais ce mince espoir de re-

tour, elle grandirait dans ce pays inconnu si triste, laid et sans caractère.

Peu d'immeubles occupaient le centre-ville qui jouxtait la vieille médina encore entourée de ses remparts et son mellah<sup>1</sup>. Les jours de grande marée, toute la ville fleurait l'océan. Dès qu'on quittait le petit périmètre urbain, ce n'était qu'une étendue de terrains vagues séparés par des groupes de *noualas*<sup>2</sup>. Des palmiers dattiers et des palmiers doums en bouquets étaient les seuls à rompre la disgrâce du plat pays. Des moutons squelettiques s'affairaient, têtes baissées, à la recherche de rares touffes d'herbe desséchée ou de vieux papiers qu'ils engouffraient avidement. Dans le centre-ville européen, des forêts d'échafaudages, où grouillait une armée de manœuvres marocains, laissaient pressentir une ville qui se transformait chaque jour, élevée par les grandes forces de la colonisation française.

Malgré les incertitudes politiques, les guerres internes contre des tribus berbères qui n'admettaient pas l'invasion française et la Grande Guerre qui dévastait l'Europe et effondrait ses Empires, Casablanca devint très vite une ville en expansion. Les affaires et l'argent circulaient, sourds aux bruits des canons. La place et le café du commerce où se croisaient les Européens de toutes conditions, véritable forum de la ville, donnèrent très vite à Jacques l'idée d'un cercle de jeux où ces pionniers

---

1. Le mellah désigne au Maroc le quartier où habitaient les résidents juifs de la ville.

2. Case ronde à mur en pisé blanchi et à toit conique en branchages.

grouillants pourraient passer du bon temps et dépenser leur argent en buvant et en jouant. Parmi ceux qui y venaient consommer, jouer aux cartes ou à la roulette, beaucoup s'asseyaient sur leur casier judiciaire.

L'armistice de 1917 jeta, sur les plaines et les villes du Maroc, un flot d'immigrants à bout de souffle vers l'oubli. Jeunes rescapés ou familles déchirées par la guerre, ils fuyaient une Europe traumatisée, vers une terre orientale grosse de promesses dont les autorités françaises souhaitaient la mise en valeur. En moins de dix ans, Casablanca doubla sa population. Et Jacques, avec la ténacité d'un tailleur de pierre, fit fortune. Il habitait, dès 1929, un grand appartement à l'immeuble Tazi, au cœur de la ville, boulevard d'Amade, non loin de la place de France et à quelques enjambées du Cercle de l'Union qu'il avait fondé. Ses enfants, éduqués dans l'aisance, devenaient des adultes. La famille Mandille s'était agrandie de deux autres garçons nés en terre marocaine.

Parmi les jeunes immigrants, Jules Banon, rescapé de la Grande Guerre, s'éloignait de la misère lyonnaise à bord d'un vapeur parti de Marseille. La perte de son frère aîné dans la bataille des Dardanelles l'avait profondément peiné. Il voulait fuir son chagrin et se détourner de sa jeunesse difficile. Son arrivée à Casablanca fut une désillusion. Il arrivait alors qu'une épidémie de typhus anéantissait des milliers de Marocains mal nourris. Au bord des larmes, il serait bien reparti aussitôt s'il n'avait mis ses dernières économies dans son passage.